

Essai

Michèle Bernard, Pierrette Boivin, René Bolduc, Yvan Cliche, Yves Laberge,
David Lonergan, Émilie Morin, Pierre Rajotte and Louis-Martin Savard

Number 166, Spring 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98702ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

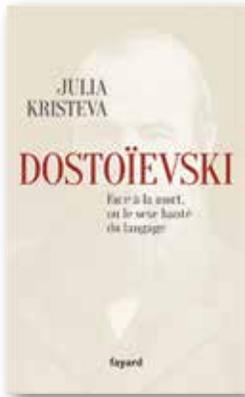
Bernard, M., Boivin, P., Bolduc, R., Cliche, Y., Laberge, Y., Lonergan, D., Morin, É., Rajotte, P. & Savard, L.-M. (2022). Review of [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (166), 50–55.

Julia Kristeva

DOSTOÏEVSKI FACE À LA MORT, OU LE SEXE HANTÉ DU LANGAGE

Fayard, Paris, 2021, 406 p. ; 39,95 \$

Plus de 140 ans après la mort du célèbre auteur russe, Julia Kristeva prouve à nouveau que Dostoïevski est bien plus grand que son époque, et s'adapte plutôt bien à la nôtre.



D'entrée de jeu, s'appuyant sur la fameuse citation tirée des *Frères Karamazov*, Kristeva place Dostoïevski dans l'ère moderne : à un siècle où les technologies sont au cœur de notre existence, il semblerait qu'enfin, pour les internautes, tout soit finalement permis. Dostoïevski permettrait alors, selon Kristeva, une « expérience intérieure » à ceux qui vivent enfin cette liberté sans limites.

Cette expérience, Kristeva l'a visiblement vécue, et souhaite la partager avec son lecteur. Entre divers passages de sa théorie psychanalytique, la philosophe nous raconte sa fascination pour l'auteur russe, nous offrant plusieurs anecdotes autobiographiques qui expliquent sa rencontre avec l'œuvre de Dostoïevski. L'ouvrage comporte également de forts accents biographiques, qui servent à étayer la théorie de Kristeva. Est-il possible de faire l'analyse psychanalytique d'une œuvre sans prendre en considération la vie de l'écrivain ? À lire l'ouvrage de Kristeva, on serait bien tenté de répondre que non, et pourtant : si la philosophe s'appuie sur la vie de Dostoïevski, c'est pour expliquer la forme, plutôt que le contenu. Le résultat n'en est que plus convaincant.

Ainsi, plus que toute autre chose, ce qu'on retient de *Dostoïevski face à la mort*, c'est le nouveau regard que porte Kristeva sur les caractéristiques que l'on connaît des œuvres dostoïevskiennes. Les habitués de l'auteur russe seront peut-être familiers avec *La poétique de Dostoïevski* de Mikhaïl Bakhtine, où celui-ci développait en profondeur tout ce qui constitue le roman dostoïevskien. En utilisant la psychanalyse pour transcender l'œuvre de Dostoïevski, Kristeva offre une explication à sa poétique : « À travers le culte de la souffrance, [elle] repère la jouissance de l'écriture, en contact avec une dimension essentielle de la condition humaine : l'avènement et l'éclipse du sens par et dans le clivage ».

Les férus de Dostoïevski auront assurément beaucoup de plaisir à lire *Dostoïevski face à la mort*, et voudront certainement relire d'un nouvel œil certains des romans de l'écrivain russe. L'essai de Kristeva saura aussi plaire aux nouveaux

lecteurs, même ceux n'ayant pas lu l'ensemble de l'œuvre dostoïevskienne. En somme, *Dostoïevski face à la mort* est un parfait complément à cette « expérience intérieure » chère à Kristeva, et qui est au centre de l'œuvre de Dostoïevski.

Émilie Morin

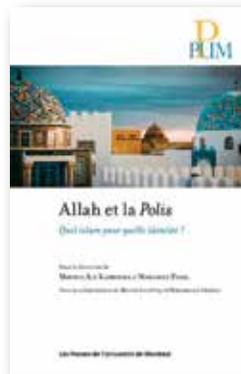
**Sous la dir. de Mounia Ait Kabboura et Mohamed Fadil
Avec la collaboration de Martin Geoffroy et Mohammed Ababou**

ALLAH ET LA POLIS

QUEL ISLAM POUR QUELLE IDENTITÉ ?

Les Presses de l'Université de Montréal, 2021, 260 p. ; 29,95 \$

Le livre contient une série de textes de différents auteurs d'origine québécoise et marocaine, réunis dans une collaboration singulière et bienvenue. Il s'attarde de manière générale à une problématique centrale dans le monde musulman, soit la relation entre la religion islamique et le pouvoir, et l'évolution de cette relation au fil du temps.



Il n'est jamais facile de dégager un message simple et cohérent de ce type d'ouvrages, tant les sujets sont variés : du salafisme au Burkina Faso à l'analyse de groupes marginaux qui s'en prennent à la foi islamique au Québec. D'autant que les essais présentés s'appuient sur des notions savantes, peu accessibles au grand public. On retient notamment des groupes marginaux anti-

islamiques au Québec leur « essentialisation » de l'islam, dans un « discours décomplexé », qui « normalise la haine des autres ». Et qui fait de cette religion une foi intrinsèquement de nature violente. Erreur grave, car la religion est *in fine* ce qu'en font les pratiquants.

Un des textes qui m'a le plus interpellé, puisque j'ai souvent voyagé au Burkina Faso : l'analyse de l'islam dans ce pays. Cette contrée autrefois si douce et agréable a, hélas, vu l'émergence d'un islam violent, intolérant. Cette vision étroite de la religion s'est même répandue dans la religion chrétienne locale, favorisant une atomisation de la société, dit l'auteur.

Un autre texte qui interpelle porte sur le mariage et la sexualité en islam : le sexe hors mariage est encore interdit moralement et normativement. Or, devant des jeunes qui s'unissent de plus en plus tard, les sociétés islamiques ont mis au point au fil du temps des bricolages juridiques, des

unions temporaires, ou « mariages de jouissance », qui visent essentiellement la satisfaction sexuelle des partenaires.

L'ouvrage offre une palette de points de vue sur différents enjeux de recherches portant sur l'islam, tel qu'il est vécu dans le monde occidental et musulman. Une lecture souvent aride, mais enrichissante sur une religion dont on n'a pas fini d'étudier la complexité ainsi que les composantes diverses de son cheminement depuis qu'il s'est trouvé face à la modernité occidentale.

Yvan Cliche

Charles Sagalane

JOURNAL D'UN BIBLIOTHÉCAIRE DE SURVIE

La Peuplade, Chicoutimi, 2021, 432 p. ; 26,95 \$

En 2013, l'auteur se rend sur un îlot rocheux situé à proximité de son domicile de Saint-Gédéon, au Lac-Saint-Jean. Il y dépose quelques livres dans le but de découvrir ce que l'avenir leur réservera une fois laissés à eux-mêmes en pleine nature boréale.



C'est ainsi qu'il crée sa première bibliothèque de survie. Le concept se précise dans les années subséquentes et un archipel de dix-sept bibliothèques voit le jour dans ce même secteur du lac que les Innus nomment *Pekuakami*. À partir de 2017, le coffre de sa voiture débordant de bouquins et d'étagères faites maison, Sagalane entreprend des expéditions littéraires aux quatre coins du pays afin

d'investir le territoire de ses curieux objets de survie. Sur le terrain, il entre en relation avec de nombreux complices du milieu littéraire.

Il quitte d'abord pour l'Est : Tadoussac, Rimouski, il rejoint la vallée de la Matapédia, longe ensuite le littoral acadien du Nouveau-Brunswick pour atteindre la Nouvelle-Écosse. Chemin faisant, il s'entretient avec l'érudite Claude La Charité, partage son amour du haïku avec France Cayouette, échange avec les poètes Jonathan Roy, Serge Patrice Thibodeau et Georgette LeBlanc. À Québec, secondé de Michel Pleau, et à Montréal, aidé de Bertrand Laverdure, il apprend que les espaces boisés des milieux urbains, ceux du cap Diamant ou du mont Royal, peuvent se montrer rébarbatifs à l'implantation d'une bibliothèque de survie. Il s'adonne à une séance d'expérimentation typographique avec Sébastien Dulude dans le Mile End montréalais. Accompagné de Jean Désy, qui avait lancé l'invitation à Québec quelques mois auparavant, et de Juliana Léveillé-Trudel, il

s'aventure jusqu'au lac Mistassini. En plein cœur de la Jamésie, l'esprit de la guide de survie Joséphine Bacon n'est jamais bien loin... Le plus long déplacement a pour objectif Saint-Boniface où, entre autres, il fait la connaissance de Bertrand Nayet, un féru de littérature japonaise. L'itinéraire prévoit un arrêt en Outaouais et un détour par l'île Manitoulin, cela avant de bifurquer en direction de Chicago, voire même de Green Bay pour assister à un match des Packers. Avec ses comparses de La Peuplade Mylène Bouchard et Marie-Andrée Gill, il part en randonnée sur un sentier qui le mène jusqu'au sommet du cap Éternité, au Saguenay. À pied, en canot ou en automobile, le « Livre » à venir plane constamment au-dessus de la tête du poète. En attendant sa publication, il noircit des carnets. Interpellé à intervalles réguliers par la voix bienveillante du narrateur, le lecteur, lui, se sent agréablement complice de toutes ces pérégrinations.

Ce récit s'insère dans le projet global du « Musée Moi » entrepris par l'auteur dans ses recueils précédents. On y retrouve des passages narratifs qui nous racontent les aventures du poète parcourant l'Amérique au volant de sa Subaru, mais aussi de nombreux passages descriptifs qui témoignent de diverses expériences esthétiques. Sagalane est un amant de la nature. Il rend constamment hommage à sa splendeur. Il se montre d'ailleurs très sensible à l'espace continental que les autochtones ont parcouru et nommé bien avant l'arrivée des Européens qui l'ont cartographié. Inspiré par le « sensei de survie » Matsuo Bashō et ses journaux de voyage, le texte est très habilement ponctué de haïkus qui transposent et qui fixent ces instants captés sur le vif tout en jalonnant le fil des péripéties.

Nul doute, sur le plan de la forme, il s'agit d'une œuvre originale et remarquable, mais sa plus grande qualité est peut-être de faire en sorte que celle ou celui qui en achève la lecture éprouve la gratifiante sensation d'être devenu une meilleure personne, ce qui n'est pas peu dire. À lire absolument !

Louis-Martin Savard

Marie Lavigne et Michèle Stanton-Jean

JOSÉPHINE MARCHAND ET RAOUL DANDURAND

AMOUR, POLITIQUE ET FÉMINISME

Boréal, Montréal, 2021, 392 p. ; 32,95 \$

Un siècle passionnant, qui va du milieu du XIX^e jusqu'à la mi-XX^e, et que la riche biographie du couple Marchand-Dandurand fait revivre.

Ces témoignages détaillés permettent de revisiter les événements significatifs d'un Québec et d'un Canada en pleine évolution, à une époque charnière de leur histoire commune.

Joséphine Marchand (1861-1925) et Raoul Dandurand (1861-1942) formaient un couple fascinant, oui,



avant-gardiste, sûrement, et comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, un duo hors norme, uni par « l'amour, la politique et le féminisme ». Les historiennes Marie Lavigne et Michèle Stanton-Jean, aux parcours professionnels remarquables, ont fait un colossal travail de recherche, dont témoigne l'impressionnante bibliographie du livre. S'il est vrai qu'elles ont eu accès à de

riches archives, dont leurs autobiographies et leur échange épistolaire comptant plus de 700 lettres, encore fallait-il donner un sens à tout cela. Mission accomplie.

Toute leur vie, chacun à sa façon, Joséphine Marchand et Raoul Dandurand ont lutté pour faire valoir leurs idées libérales, et même progressistes, en se heurtant souvent « à l'obstination et aux préjugés des ultramontains et de certains membres des autorités religieuses et du clergé ». Le couple savait bien que, freinés par ces derniers, « les progrès sont lents et retardent l'accession du Québec à la modernité ». Rien ne pouvait pourtant miner leur ardeur.

Toute leur vie, ils seront « des précurseurs de réformes qui se feront attendre encore des décennies ». Fait étonnant, le couple n'aura qu'une seule fille, Gabrielle. Selon les autrices, Joséphine « ne présente pas l'image de l'amour maternel inconditionnel qui prédomine au tournant du XX^e siècle ». Elle sera beaucoup plus.

Fille du premier ministre libéral Félix-Gabriel Marchand, Joséphine est surtout écrivaine et journaliste. Elle n'hésite pas à défendre ses idées. À l'époque, les Canadiens français accusaient un retard manifeste par rapport aux investissements faits par les anglophones pour soutenir les arts et la culture, qu'il s'agisse des bibliothèques publiques ou des musées. Joséphine fera du financement des arts un de ses chevaux de bataille : « Nous sommes portées quelquefois à envier les institutions anglaises dotées par des millionnaires ». Elle soutiendra « l'ouverture d'un cours classique aux filles, condition préalable à leur admission aux études universitaires ». Avec son mari, elle œuvrera à ce que les femmes aient le droit de vote, obtenu tardivement au Québec, en 1940.

Diplômé en droit, Raoul est un organisateur politique très près d'Honoré Mercier, dans un premier temps, puis, au fédéral, de Wilfrid Laurier et de Mackenzie King. Nommé au Sénat, il en sera élu président. Devenu diplomate, il s'illustrera à l'étranger et représentera le Canada à la Société des Nations (ancêtre de l'ONU), dont il sera nommé président, et dirigera la section montréalaise du Comité France-Amérique. À l'instar de sa femme, il sera préoccupé d'éducation, un secteur sur lequel le clergé réclamait le seul

droit de regard. Il occupera entre autres fonctions celle de président de l'Université de Montréal et sera un des fondateurs du Collège Stanislas.

Si l'incroyable quantité d'informations semble avoir privé le récit d'une certaine fluidité, en revanche, cette savante biographie est un précieux document historique, vraiment.

Michèle Bernard

Serge Dupuis

LES PORTE-PARLES FRANCO-ONTARIENS

David, Ottawa, 2021, 268 p.; 24,95 \$

Être francophone en Ontario a toujours été une situation pénible, humiliante et propice aux discriminations, au quotidien. Quelques défenseurs se sont levés contre cette oppression ; mais leurs noms ont été négligés dans beaucoup de livres d'histoire du Canada.



S'il existe plusieurs ouvrages consacrés à l'histoire des Canadiens français de l'Ontario – comme on le disait autrefois –, aucun n'avait encore fait la rencontre individuelle de ses principaux porte-paroles. Déjà auteur de trois études rigoureuses axées sur la francophonie canadienne, dont l'excellent *Deux poids deux langues. Brève histoire de la dualité linguistique au Canada* (Sep-

tentrion, 2019), Serge Dupuis distingue son approche de celle de ses prédécesseurs comme Yves Frenette, Chad Gaffield et Paul-François Sylvestre en introduisant le concept de « champs relationnels de l'Ontario français », et se base sur ses longs entretiens avec d'anciens représentants de l'Assemblée de la francophonie de l'Ontario (AFO et autres acronymes), qui a célébré ses 110 ans en 2020. L'histoire de l'Ontario français pourrait se résumer à une suite d'attaques antifrancophones et de politiques discriminatoires émanant de trois instances : des groupes de pression plus ou moins organisés (comme les orangistes), du gouvernement provincial ontarien (et particulièrement le Parti conservateur) et d'une partie de la société civile de langue anglaise.

En plus de citer moult déclarations provenant des penseurs de la cause franco-ontarienne, Serge Dupuis mentionne une multitude d'écrits révélateurs et méconnus, dont cet article emblématique (1963) par Aimé Arvisais cité par Dupuis, qui résumait en seulement trois phrases toute la problématique de la minorité de langue française depuis deux siècles : « Nous sommes fatigués d'être des citoyens de deuxième classe et nous voulons être parfaitement chez nous

d'un bout à l'autre du Canada. Ce que la minorité franco-ontarienne veut à tout point de vue, c'est de recevoir au moins un traitement identique à celui que reçoit la minorité anglaise du Québec [...]. Si l'élément anglais du Québec était traité avec la même discrimination dont souffre l'élément français en Ontario et ailleurs au Canada, il s'ensuivrait une clameur générale non seulement dans tout le Canada mais dans le monde entier envers une pareille injustice ».

Il y a plus d'un siècle, en 1915, un autre porte-parole franco-ontarien, Philippe Landry que cite également Dupuis, considérait le traitement de la minorité franco-ontarienne comme une forme de racisme, alors que le concept de nation était confondu avec celui de « race » : « Prise entre deux feux, combattue par les Orangistes, trahie par les Irlandais-Catholiques [...], la race Canadienne-française, qui ne veut pas mourir, s'adresse au plus haut tribunal de l'Empire Britannique pour en obtenir cette justice que les coloniaux lui refusent par fanatisme et par esprit de race ».

Si la minorisation des francophones persiste et s'aggrave en Ontario, celle-ci s'inscrit dans un processus d'anglicisation, reconfirmé par la diminution de leur poids démographique et les statistiques du mathématicien Charles Castonguay (*Le français en chute libre, L'aut'journal*). Cet ouvrage instructif mais parfois enrageant aurait très bien pu s'intituler « Histoire d'une résistance en Ontario » ou « Histoire de la lente disparition du français en Ontario ».

Yves Laberge

Julia Kerninon

TOUCHER LA TERRE FERME

Annika Parance, Montréal, 2022, 120 p. ; 18 \$

Dans un brillant récit intime, l'écrivaine raconte son passage à la vie de mère. À peine l'enfant sorti de son ventre, une envie de fuir assaille la jeune trentenaire. Qu'advient-il de ce pour quoi elle est faite ? Son moi d'avant. Sa vie, c'est le monde des livres, c'est l'écriture et la lecture. C'est la liberté d'aller et de venir, de changer de ville et d'amoureux.



La narratrice revient sur son passé récent, grossesse sereine, accouchement par le siège réussi, signes de sa solidité. Puis, traces laissées sur le corps, nuits perturbées, quotidien routinier. La voilà qui se sent fragile. Perte de repères. Syndrome de ce que d'autres appellent dépression post-partum due aux changements hormonaux ? Kerninon ne le

mentionne pas. C'est la perte de son identité qui lui fait

perdre pied, le deuil de la vie *extraordinaire* d'avant. Elle revient sur la période de son adolescence, à seize ans, amoureuse d'un écrivain de dix ans son aîné, à dix-neuf ans, d'un limonadier au café où elle travaille tout en poursuivant ses études de lettres. Elle va de l'un à l'autre, avant de fuir, à défaut de savoir « mettre [des] frontières avec les mots ».

Comment vivre sans ces folles nuits à fumer, à boire, à faire l'amour et à échanger des poèmes ? Comment quitter une jeunesse vagabonde où elle pouvait partir à l'improviste retrouver l'aimé dans une autre ville à sa demande ? Mais surtout, comment entretenir son bonheur d'écrire sans la liberté de taper sur son clavier des nuits entières ? Écrire est toute sa vie de répéter celle qui a obtenu un doctorat en littérature américaine. La rencontre à 25 ans de celui qui deviendra le père de ses enfants l'amène sur un chemin qu'elle n'imaginait pas. Le doute d'abord : est-ce de l'amour quand tout est si simple ? Quand l'amour signifie liberté, paix et même sécurité alors que l'on a déjà connu l'attente, la dépendance émotive ?

Le témoignage de Kerninon captive par sa sincérité et sa lucidité. Ni nostalgie, ni résilience, car la transformation ne requiert pas l'amputation du vieux soi. Devenue mère, elle est toujours écrivaine et grande lectrice comme en font foi la publication de romans applaudis par la critique et les nombreuses références à de grands auteurs dont elle émaille son récit. L'avenir reste ouvert, « seule chose définitive », ses enfants, au cœur de situations qu'elle énumère dans un style vif, véritable chant d'amour.

Pierrette Boivin

Jean-Marc Limoges

VICTOR ET MOI

Boréal, Montréal, 2021, 147 p. ; 19,95 \$

De Quintilien à Daniel Pennac, en passant par Michel de Montaigne, Jean-Jacques Rousseau, Émile Chartier, etc., nombreux ont été les penseurs à dénoncer les lacunes de l'éducation à leur époque respective et, partant, à en recommander l'amélioration.

Tantôt doctement ou sentencieusement, tantôt avec humour et ironie, tantôt encore avec humeur et véhémence, les façons de mener ce procès ne manquent pas de variété. L'enseignant Jean-Marc Limoges s'inscrit dans cette longue tradition avec un livre-témoignage à teneur autobiographique. Ayant « souffert de l'enseignement de mauvais profs » toute sa vie, il porte un jugement sans appel sur l'éducation qui, à ses yeux, sévit « encore au Québec : un enseignement terne, fade, morne, dépourvu de joie et de plaisir, un enseignement reposant sur l'humiliation et la punition – sur la 'correction' –,



un enseignement qui nous prépare à tout sauf à penser ». Les éducateurs et pédagogues, ces « Maîtres à l'écrit », sont stigmatisés sans ménagement. Une seule professeure qu'il évoque en fin d'ouvrage semble trouver grâce à ses yeux. Les autres, véritables « éteignoirs » qui « meugl[ent] », « vocif[èrent] », « pépi[ent] », « péror[ent] », « mugis[sent] », « barytonn[ent] », s'ingénient pour la

plupart à maintenir leurs élèves dans l'ignorance ou dans l'ennui. On a compris que Limoges se veut sciemment provocateur et ironique. Il n'hésite d'ailleurs pas à se qualifier au passage de « cynique et arrogant ». On constatera en outre qu'il manie la plume avec dextérité dans un ouvrage hybride qui enchaîne souvenirs d'écolier, anecdotes personnelles, lettre ouverte, mise en scène d'une entrevue d'emploi, etc. Certains lecteurs entérineront son sévère constat, d'autres en revanche le trouveront excessif et peu nuancé. Cela dit, une vision constructive et innovatrice de l'enseignement nous est-elle proposée à travers ce réquisitoire ? Quelles sont les bases qui selon Limoges relèveraient la pédagogie ? La réponse à cette question surprendra : il s'agit de rendre jaloux et envieux les apprenants. « C'est parce qu'il [le professeur] prêtera à ses étudiants un savoir qu'on n'a pas que, pour ne pas le décevoir en retour, on se pressera de l'acquérir. C'est en titillant ainsi leur envie qu'il suscitera leur jalousie et qu'il les poussera à rattraper ce qu'on considérera dorénavant comme un gênant retard. » Voilà une approche qui a le mérite d'être originale, mais dont on peut douter de l'efficacité ! Si une telle émulation peut porter fruit chez certains, ne risque-t-elle pas de susciter honte et découragement chez d'autres ?

En somme, oubliez l'idéalisme tout en retenue de Mr. Keating dans *La société des poètes disparus*, ou la philosophie sous-tendue par la recherche scientifique de *La dure école* (2016) de Normand Baillargeon. Oubliez également *Chagrin d'école* (2007) de Daniel Pennac avec ses petites victoires pédagogiques et ses professeurs « sauveurs d'élèves » en difficulté. Il ne s'agit pas ici, comme dans *Le chemin de l'école* (2019) d'Yvon Rivard, de faire l'apologie de la lenteur ou de dénoncer l'utilitarisme des apprentissages et la culture de la performance, mais plutôt d'étriller avec une verve caustique des institutions pédagogiques qui ont failli à la noble tâche, nous dit Jean-Marc Limoges, de « décroisonner nos esprits, titiller notre curiosité et encourager le dépassement ».

Pierre Rajotte

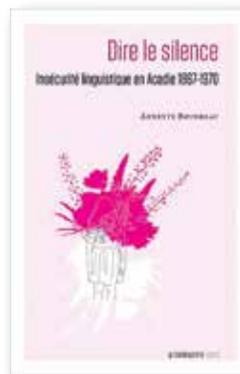
Annette Boudreau

DIRE LE SILENCE

INSÉCURITÉ LINGUISTIQUE EN ACADIE 1867-1970

Prise de parole, Sudbury, 2021, 224 p. ; 26,95 \$

« Je suis là où j'agis et pense » affirme le sémiologue argentin Walter Mignolo, que cite l'autrice dans l'introduction de son essai. Être. Toute la problématique de ce livre repose sur ce concept. Comment être si on se prive de sa langue ? Ou si on nous prive de notre langue ? Ou si on pense que notre langue est si « mauvaise » qu'il vaut mieux se taire ?



Quand les relations ont été rétablies entre la France et le Canada, les Canadiens français et les Acadiens ont eu à faire face à un français de France qui n'était plus tout à fait le leur. Ils parlaient « mal », leurs accents étaient incompréhensibles et, qui pis est, des mots anglais s'étaient faufiletés dans leur français à des degrés divers selon les contacts qu'ils avaient avec la majorité anglaise.

« Quand on vient d'un petit milieu et d'un pays dominé, on a forcément de la honte culturelle », rappelle Boudreau en citant le sociologue Pierre Bourdieu. Cette honte peut conduire au silence : mieux vaut se taire que de se faire dire qu'on parle mal ou, en Acadie, mieux vaut parler anglais même si on ne le maîtrise pas vraiment.

Si le Québec a su imposer sa variante du français et en faire une langue « légitime », la situation dans l'Acadie du Sud-Est est plus complexe à cause de la présence de l'anglais et de l'apparition du chiac, qui est devenu une façon pour certains écrivains et chanteurs de revendiquer le droit à la différence, ce qui n'est pas sans faire penser au « joual » des années 1960 qu'ont utilisé des écrivains comme André Major ou Gérard Godin.

Annette Boudreau s'est donné comme objectif « d'expliquer comment les représentations linguistiques se sont construites en Acadie depuis la fin du 19^e siècle », tout en analysant l'aménagement linguistique. Elle se fonde sur les textes publiés dans les médias acadiens et sur différents corpus constitués de plus de 500 entrevues réalisées depuis 1980. De plus, elle « raconte cette histoire à travers [s]es lunettes de sociolinguiste, une sociolinguiste issue du milieu dont elle parle et qui a été imprégnée des questions qui seront soulevées au long de l'essai ».

Le sentiment d'une infériorité linguistique entraîne la honte et de là le silence, honte qu'elle aussi a ressentie

quand elle est arrivée en France comme étudiante... L'intérêt de l'ouvrage, outre la grande qualité de la recherche et l'approche originale retenue pour « raconter » le cheminement linguistique des Acadiens, réside dans la façon dont l'auteur se met en scène. L'essai universitaire, qui se doit d'être une analyse objective, prend une tournure personnelle qui le fait basculer dans le récit. Ce mouvement entre l'analyse et le témoignage donne toute sa saveur et sa force au texte.

La problématique, si elle se fonde sur la situation en Acadie, en particulier celle de la grande région de Moncton d'où est native Boudreau, dépasse la frontière de l'Acadie et s'applique aussi bien au Québec qu'aux régions françaises et même aux variantes linguistiques qu'on retrouve dans d'autres pays. Son analyse s'appuie sur de nombreux chercheurs de différentes langues : la honte linguistique naît du conflit entre la langue dite « légitime », c'est-à-dire celle d'une élite, et celle des locuteurs d'une variante de cette langue qui ne correspond pas aux normes fixées par cette élite.

Un essai passionnant qui répond au titre : elle dit le silence et, en le disant, elle le vainc.

David Lonergan

Louis-Philippe Lampron

MAUDITES CHARTES !

10 ANS D'ASSAULTS CONTRE LA DÉMOCRATIE DES DROITS ET LIBERTÉS

Somme toute, Montréal, 2022, 240 p. ; 25,95 \$

Ce livre fait œuvre de pédagogie : il nous rappelle qu'il est essentiel de connaître les rudiments du droit pour que la discussion démocratique soit moins aveuglée et puisse progresser raisonnablement.



Professeur à la Faculté de droit de l'Université Laval, Lampron a regroupé dans *Maudites chartes !* différents articles parus au cours de la dernière décennie. Les thèmes sont variés : gouvernement des juges, régime d'urgence sanitaire, démocratie, droits de la personne, loi 78, loi 62, loi 21, liberté d'expression, laïcité, accommodement religieux, liberté académique, etc. Les textes sont chaque fois réunis selon

leur parenté et remis dans leur contexte.

Dès le départ, Lampron souligne l'importance du rôle des chartes en tant que contre-pouvoir. On connaît le mot

de lord Acton : « Le pouvoir tend à corrompre, le pouvoir absolu corrompt absolument ». Sans contre-pouvoir efficace, les représentants élus pourraient abuser de leur position privilégiée. Le gouvernement des juges a souvent mauvaise presse, mais il faut bien qu'une instance indépendante (au Canada, la plus haute étant la Cour suprême) puisse s'exprimer sur la conformité ou non des lois à l'esprit des chartes, ces textes ayant une « valeur supralégislative ». Il s'agit bien sûr d'éviter qu'une tyrannie de la majorité s'exerce envers une minorité laissée sans défense. Depuis la division tripartite du pouvoir (législatif, exécutif, judiciaire), qui remonte aussi loin que Montesquieu et Locke, il faut que « le pouvoir arrête le pouvoir ».

Un thème s'avère incontournable : celui du port de symboles religieux par des personnes ayant un pouvoir coercitif pendant leurs heures de travail pour l'État. Lampron nous rappelle les quatre grands projets de loi présentés au Québec depuis 2010 (deux par le Parti libéral, un par le Parti Québécois et le dernier en date par la Coalition Avenir Québec). En s'appuyant sur les chartes des droits, l'auteur se range du côté de la critique de la loi 21, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il est en désaccord avec le devoir de réserve des employés des organismes publics, qu'il souhaite que ce soit la charte canadienne qui ait le dernier mot en cette matière – cela signifierait que la charte québécoise des droits est vraiment liberticide – ou qu'il faille accepter n'importe quoi au nom de la liberté de religion.

On ne peut remettre en question cette liberté fondamentale qu'est la liberté de croyance. Cependant, est-ce que la liberté de porter un vêtement affichant cette croyance est, elle, tout aussi fondamentale, se demande l'auteur de cette chronique ? Déterminer si les messages arborés sur les t-shirts (exemple donné par Lampron) expriment des convictions religieuses n'est pas chose simple, c'est vrai. En outre, si un employeur veut en savoir plus, cela pourrait porter atteinte au droit à la vie privée. Que faire alors avec ce type de messages : « Dieu n'existe pas », « Jésus est la voie », « Allah est le seul Dieu », « Ne mangeons pas d'animaux » ? Ne faudrait-il pas, au nom de l'égalité, permettre l'expression de ces convictions profondes, se demande le chroniqueur ? Un certain devoir de réserve demeure légitime d'après Lampron et, en même temps, l'interdiction du port de symboles ne passerait pas l'épreuve du plus haut tribunal. *Maudites chartes !* apporte son éclaircissement sur cette question.

Le titre est un brin provocateur. Y a-t-il « assaults » contre les droits et libertés ? Depuis Trump aux États-Unis, depuis les complotistes, depuis la perte de confiance envers les institutions, depuis des appels à peine voilés à la sédition, depuis le désir d'hommes « forts » à la tête de certains États démocratiques, il faut demeurer vigilant.

René Bolduc